

[Pierre Morency]

Pierre Morency

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60367ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, P. (1968). [Pierre Morency]. *Liberté*, 10(3), 150–159.

26 FEVRIER 1968

Sur le cant dans un lit de tôle sèche
Avec ma folle mouilleuse dans les os
Je me revois dans ta poitrine ma morte et ma fuyante

Peux-tu encore te rappeler
Tu étais mon eau de rajeunie
Nous trompions la courbe dure des pendules
Nous marchions l'un dans l'autre
En prenant soin d'épargner les oiseaux
Qui se logeaient petits dans nos cervelles
Nos mains prenaient tout le temps
D'apprivoiser le cours et le vol des jambes
Tu te versais sur moi comme une langue d'huile
Tu me déracinais d'un pays en dérive
Et par toi j'apprenais
A me faire un visage pour vivre avec les miens

Peux-tu encore te rappeler
Je t'avais donné à reconnaître
L'étau de l'hiver épais et dur comme une pierre
Les coulements des visages dans les flancs purs de l'ombre
La fonte du cœur et l'élan de la lumière
Je t'avais donné à entendre
Le brésillement de la mauvaise mémoire en nos têtes de mica
A la fin tu comprenais que nous vivions par ici
Comme en un grand coffre de bois franc

Juste avant cette forte brisure dans ton ventre
Ce craquement de fer dans le plus mou de toi
Je commençais de voir une île sur ta bouche

PIERRE MORENCY

DESERTE

Je me nourris de toi
Femme ouverte comme le matin d'un fruit
Et je marche lourd dans ton corps de bois franc
Toi qui avançais dans mes poèmes
Avec des faucilles de bave dans les yeux
Et je te casse et je ris ma gluante désireuse
Ma si belle rompue par le milieu du cœur
Toi qui allais dans moi comme une lame
Toi qui piquais sur ma tête comme une bombe de sang
Et je bats des pieds dans ton ventre de verre
Te dévissant le rêve à même le baiser
Ma petite abolie suante ma si belle brisée
Je te laisse nue dans toi pilassée
Dans toi déserte minée jusqu'aux racines
Avec les yeux coulés sur tes épaules de pierre

PIERRE MORENCY

LA NUIT NOUS NUIT

Pourquoi sommes-nous si loin de nous
Les fenêtres tournent au noir
Et craquent dans les os de la chambre
Pourquoi sommes-nous si loin de nous

L'aube souvent jaillit dans les arbres du dedans
Mais les rêves immenses et libres de la nuit
Immobilés sur les joues comme la lumière
Durent mal et s'émiettent par les yeux

Pourquoi sommes-nous si loin de nous

C'est la nuit qui divise l'envol des bras
Les lueurs elles sont liantes comme les mains
C'est la nuit qui ferme et qui enclôt hommes et femmes
Des murs de verre s'étagent à ras du cœur

Et l'heure vient des purs délires
Qui montent dans les tours de la peau
Des délires chauds et vifs comme des flancs
Mais nos maisons nous font défaut

La nuit

Nos maisons tissent des vitres épaisses et lourdes
Entre les êtres

A midi parfois nous savons nous tenir par la bouche
Mais c'est court
Le regard vacille comme un oiseau
Nous sommes déjà si loin de nous

PIERRE MORENCY

FEMMES-CHATEAUX

Il m'est souvent arrivé d'avoir dix mille ans
Mais des vingtaines de fois j'ai eu dix-huit ans
Et cela durait des mois

Je passais alors des étés complets dans des femmes-châteaux
Des femmes-châteaux avec des tapis de laine bleue
Des femmes-châteaux avec des fenêtres immenses dans la tête
Des femmes-châteaux avec des torsos de vin frais
Avec des fontaines libres dans les jambes

Le matin elles me conduisaient dans elles sans fond
Comme un canot

Je découvrais le profond univers du geste
Et j'avançais sur leurs étangs ouverts
Défoncé d'émerveillement: je savais
Les branches dures des femmes
Et les mouvements de leurs huiles

L'après-midi je montais dans leur visage
Et je me coulais dans leur bouche
Qui est un grand hamac d'ombres
Elles m'enseignaient les masques odorants du baiser
Les grilles du mensonge les fortes prisons du serment
Je découvrais leurs yeux par le dedans
Et je voyais le monde comme une vaste opale qui remue

Vers huit heures

Les femmes-châteaux m'appelaient dans leur torse
Et me servaient un vin rapide comme leurs joues
J'ai vu à travers les seins des femmes
Des couchers de soleil qui mêlaient
Des bras d'enfants au lait des nuages
Nous écoutions parfois des airs mousseux
Avant les lentes musiques du désir

(très loin dans les choeurs à vase les nefs à choux
Des hommes et des femmes s'agglutinaient comme des pâtes
En se buvant le coeur à petites lampées)

Et puis j'allais dormir dans leur ventre
Au plus subtil des voies du corps
Où c'est comme un navire qui attend
Où c'est comme un oeil qui vous prend

Des vingtaines de fois j'ai eu dix-huit ans
Et cela durait des mois
J'habitais alors dans des femmes-châteaux...

PIERRE MORENCY